

Cahiers du CEP n° 10



Centre d'Etudes Pathoanalytiques asbl
Rue Artan 50,
1030 Schaarbeek



Colloque de Gand
30/10/04 – 01/11/04
Etre ou ne pas être szondien (pour) demain ...

**SYSTEME PULSIONNEL SZONDIEN
ET LOGIQUE DU DESIR**
Dominique Reniers

SYSTEME PULSIONNEL SZONDIEN ET LOGIQUE DU DESIR

Dominique Reniers

La question portée par ce colloque est on ne peut plus claire : qu'en est-il de la pensée szondienne aujourd'hui ? Quel avenir, quel « demain » pour ceux qui y adhèrent ? j'y entendrai, en une telle question, l'exigence d'un retour aux fondements de ce qui constitue l'originalité d'une telle pensée. Comment comprendre autrement, en effet, la dimension réflexive d'une telle question qui porte sur le *destin* d'une doctrine qui prend celui-ci pour objet ?...

Ce n'est certainement pas contredire Szondi que de pointer l'importance de l'héritage, qu'on entendra ici en son sens le plus large, pour ce qui concerne la question du destin. Et à ce titre, force est de constater que le szondien ne peut se réclamer d'un héritage simple. Et pourtant, quoi de plus simple en première approximation pour le szondien d'aujourd'hui que de ressentir, au vu des préoccupations toujours plus importantes de la Science contemporaine, quelque assurance de sentir sinon fondée au moins justifiée la préoccupation généticophylique de Szondi. L'état des connaissances n'était certes pas le même à son époque... Mais si le père des szondiens avait vu juste en fondant sa doctrine sur les gènes ?...

L'aporie de la réponse à l'origine

C'est là que je m'autoriserai un rapprochement povisoire et tout à fait contestable dont on ne saisira la valeur que dans l'après coup : celui entre Szondi et Morel. Il est évident que, contre l'héréditarisme tout entier orienté vers l'idée du dégénératif de Morel, Szondi n'a eu de cesse de tenter des rapprochés entre sa *Schicksalsanalyse* et des orientations de pensée en apparence aussi opposées à la science des gènes que la psychanalyse et la philosophie. Cependant, un point commun entre ces deux auteurs demeure. On ne le sait pas toujours, la conception morélienne de la maladie mentale, tout entière fondée sur la dégénérescence héréditaire, repose en fait sur une vaste conception anthropologique qui la place sous l'autorité de la genèse biblique : l'homme, pour Morel, a été créé suivant un type primitif parfait. De là, toute déviation de ce type est une dégradation, une dégénérescence dont on peut situer le point de départ, l'*initium*, au niveau du pêché originel¹. Le rapproché avec Szondi ne repose pas sur la référence biblique que l'on sait très présente chez lui, entre autres références mythologiques², notamment à l'endroit des figures d'Abel, Caïn et Moïse dans leur articulation au sein du vecteur Paroxysmal. La pertinence de la convocation d'un auteur tel que Morel repose ici sur ce point essentiel que, tout comme celui-ci fournit à la question de l'origine un contenu de réponse en l'espèce d'une référence biblique située dans la plus stricte continuité de la logique héréditaire, Szondi tend à pareille logique en situant le débat de l'origine au seul niveau des gènes, ceux-ci se voyant attitrés d'une valeur sans pareille de fournir à la fois la source de la pulsion, la causalité destinale dernière, pour le fait pathologique autant que pour tout ce qui relève du choix (cf sa thèse du géotropisme).

C'est bien là, sans conteste, dans cette mise à la question de l'origine, que doit être située la question essentielle d'une actualité qui resterait à la pensée szondienne. Ce n'est pas

¹ Cf Paul Bercherie, « Les fondements de la clinique. Histoire et structure du savoir psychiatrique », *La bibliothèque d'Ornicar*, 1980, p ; 95

² Le couple Eros-Thanatos est rapproché des facteurs h et s du vecteur S (« Psychologie spéciale du destin », Louvain, Nauwelaerts, 1983). Le mythe du banquet de Platon est lui aussi convoqué à propos du même vecteur S.

l'évidente insuffisance intrinsèque à la thèse génétique de Szondi qui fait problème, qui fait « symptôme » oserai-je dire. La construction szondienne trouverait-elle au demeurant confirmation scientifique à ses toutes premières affirmations qu'elle perdrait toute valeur eu égard aux fondements de la *doxa* freudienne. Il convient en effet de se rappeler que l'abandon freudien de la *Neurotica*, c'est-à-dire de l'étiologie traumatique des psychonévroses, correspond au même moment logique d'un autre abandon qui, pour être plus discret, n'en est pas moins décisif dans la naissance de la psychanalyse, à savoir l'abandon d'une théorisation de la pathologie mentale jusqu'alors fortement inspirée de conceptions héréditaristes. Toute la psychanalyse repose sur une telle mise en question permanente de l'origine. Répondre à pareille question, à renfort de péchés originels ou de gènes relève d'une croyance fondée sur le primat de l'Imaginaire. Celui-ci a évidemment son importance, mais il reste nécessaire d'aller au-delà, dans la théorie autant que dans la pratique analytique.

Ce pas nécessaire à franchir, c'est ce que je me suis proposé de faire sur la base de ce qui, à mes yeux, constitue le noyau théorique de quiconque se réclamerait du qualificatif de « szondien », je veux parler du système pulsionnel.

Les quatre notes du destin : le Triebssystem en quatuor...

Inutile, je crois, de rappeler la richesse intrinsèque du schéma de Szondi. Je soulignerai seulement ce point essentiel que le *Triebssystem* présente d'indiscutables qualités formelles, qui autorisent le nouage particulièrement rare d'une esthétique à la logique. La présence, en sa structure essentielle, du nombre 4 (4 vecteurs) n'est d'ailleurs pas sans évoquer cette idée de « complétude » sur laquelle Rosolato insiste dans un article consacré à la valeur des premiers nombres dans leurs rapports à la métapsychologie¹. Je me permettrai d'ailleurs, juste pour le plaisir, de souligner combien le nombre 4 peut être tenu pour profondément szondien, ou du moins proprement schicksalsanalytique. Au-delà des références classiques de type cosmogonique (4 éléments, 4 directions etc) ou pythagoricienne (avec sa fameuse *tétractys* donnant à la somme des quatre premiers nombres une portée ontologique), c'est François Jacob, je crois, qui attirait l'attention sur l'isomorphisme entre le « *yi king* » et le système du code génétique : aux quatre diagrammes chinois (eux-mêmes résultant de l'articulation binaire du « *yin* » et du « *yang* ») correspondraient les quatre paires de radicaux chimiques de l'ADN. Et puis, pour entendre la *Schicksals* cette fois dans un registre plus romantique, n'oublions pas que la cellule rythmique fondamentale de la 5^{ème} de Beethoven, la symphonie du destin justement, est composée de quatre notes...

Derrière ces références plaisantes qui pourraient constituer un véritable bain de jouissance culturelle, il y a un peu plus qu'une simple parenthèse. Car il est clair qu'on pourrait aisément fournir un nombre incalculable d'autres références tout azimut fondées sur le nombre 4. On touche là l'extrême richesse du schéma szondien, et tout à la fois sa très grande vulnérabilité à toute tentative d'établir des ponts entre tout et n'importe quoi.

Loin de moi pourtant l'idée d'aller contester la pertinence des rapprochés qui ont vu le jour sous la plume de J. Schotte ou de J. Mélon, qui soulignaient, l'un l'affinité de chaque vecteur avec chacun des radicaux de la pulsion (C et source ; S et objet ; P et poussée ; Sch et but), l'autre la possible mise en correspondance entre chacun des vecteurs et les quatre fantômes originaires. L'avertissement que je formule s'adresse avant tout à ce qui constitue l'hypothèse d'un travail que j'ai défendu en décembre 2003 à l'université Louis Pasteur de Strasbourg. Car s'il semble s'agir en première approximation, comme on va le voir, d'une nouvelle mise en correspondance des composants du schéma szondien avec un concept

¹ Guy Rosolato, « Organisation de la pensée par les premiers nombres et métapsychologie », in « Eléments de l'interprétation », Paris, Gallimard, coll. NRF, 1985, p. 150

analytique articulable en quatuor, le but que je me suis fixé dans ce travail a consisté justement à réinterroger fondamentalement, au sein du système pulsionnel et à partir de lui, la logique du désir. C'est au prix d'une telle relecture, ajouterai-je, que réside selon moi la question de savoir si la *Schicksalsanalyse* a à voir, ou plutôt peut s'entendre, avec la psychanalyse considérée en sa théorie et en sa *praxis*, autour de ce qui fonde sa raison d'être, à savoir le sujet parlant, le « parlêtre » pour garder le néologisme lacanien. C'est à ce niveau-là, on va le voir, que le système pulsionnel szondien peut se supporter de sa double actualisation.

Système pulsionnel et fantasmes originaires

J'en viens donc à l'essentiel de mon propos, tout en regrettant à l'avance le caractère d'inachevé que possédera inévitablement mon exposé. Le point de départ réside dans le rapproché que propose J. Mélon entre les quatre vecteurs et les quatre fantasmes originaires tels qu'on peut les isoler dans le texte freudien. Démarche séduisante s'il en est, qui présente de surcroît un double avantage : d'une part en effet elle réactualise un concept très particulier chez Freud, l'*Urphantasie*, qui se présente notamment dans les écrits situés autour des années 1915-1918, soit à la période charnière, dans l'opus freudien, des essais métapsychologiques et de l'introduction du narcissisme. D'autre part, elle fournit au système pulsionnel szondien une assise conceptuelle autrement solide que celle qui répondait d'un génétisme mendélien dont nul n'ira contester l'insuffisance.

D'ailleurs, il est clair qu'un concept tel que l'« *Urphantasie* » occupe une place qui peut être tenue pour idéale entre la *doxa* freudienne et la construction szondienne qui n'a de cesse de poser, à sa manière, la question de l'origine. Au réalisme des gènes succède en effet, à travers le travail de J. Mélon, une « *production* » originale qui pose l'origine en son fond autant que dans ce qui lui donne consistance. Je veux dire qu'elle traite de l'origine (de la vie, de la différence des sexes etc) tout en se posant elle-même, en tant que production, comme ce qui ferait origine à toute production fantasmatique singulière. « Fantasme des origines » et « origine du fantasme »¹, voilà toute la question contenue dans le fantasme originaire. La dimension de la transmission, contenue évidemment au premier rang de la préoccupation szondienne, demeure ici sauve, mieux encore, se voit réactualisée en parfaite concordance avec le texte freudien. Car je rappelle au passage que cette dimension de transmission dévolue aux fantasmes originaires est énoncée de la façon la plus claire entre autres écrits freudiens dans l'étude du cas de « l'homme aux loups »², où Freud parle, à leur propos, de « schèmes phylogénétiques que l'enfant apporte en naissant ».

Assurément, le rapproché entre les vecteurs du schéma szondien et les fantasmes originaires possède des atouts indiscutables sur le plan d'une relecture de la *Schicksalsanalyse* qu'elle peut promouvoir. Au demeurant, la dimension *esthétique* du schéma szondien s'en trouve renforcée. Car il est clair que la logique des circuits pulsionnels que propose Schotte trouve un fondement on ne peut plus stable avec un tel rapproché. La succession C→S→P→Sch ne se supporte-t-elle pas, en effet, d'une logique de succession algébrique qui voit se succéder le « 1 » de la régression intra-utérine (C), puis le « 2 » comptable du nombre de protagonistes inclus dans la Séduction (S), puis le « 3 » propre à la triangulation inhérente à la Scène primitive (P), et enfin le « 4 » rattachable à la Castration, si on se souvient avec

¹ On pense évidemment ici à l'article de référence sur la question de Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, « Fantasmes originaires, fantasmes des origines et origine du fantasme », *Les temps modernes*, avril 1964, n° 215, p. 1833-1868

² « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », in « Cinq psychanalyses », Paris, PUF, 1982, p. 418. On trouve une référence semblable dans les séances d'introduction à la psychanalyse (« Introduction à la psychanalyse », Paris, Payot, 1931, p. 399)

Lacan que c'est autour de la logique du phallus, posé ici en quatrième terme, que s'engage le procès oedipien.

Ce qui manque...

C'est de cette séduction inhérente au travail de Mélon qu'est en fait parti mon travail. Car s'il est clair que le rapproché de Mélon semble rejoindre la remarque de Rosolato de tout-à-l'heure quant à la dimension de complétude rattachée au nombre 4, je ne peux m'empêcher d'y ressentir, dans cette complétude, le danger du leurre imaginaire. Il y manquerait autrement dit... le manque, le manque en tant que constitutif du désir.

On ne saurait l'oublier, c'est de l'abandon de la *Neurotica* qu'est née la psychanalyse. Un tel abandon, à en cibler l'incidence majeure, donne à entendre ce qui constitue la causalité propre à l'Inconscient. D'une part en effet, et c'est ce que Freud souligne le plus nettement dans sa fameuse lettre du 21-09-1897, se voit promu le fantasme dans son efficace de déterminer dans l'après-coup le traumatisme infantile. Mais aussi, émerge une logique sur laquelle on reviendra dans un instant, celle qui, au nom de cet après-coup, donne à ce qui serait à tenir pour origine le statut d'inatteignable. C'est là une position qu'il faut tenir pour cruciale dans la *doxa* analytique au point, on va le voir dans un instant, de constituer l'espace authentique dans lequel le désir peut être saisi en sa logique. Quand bien même il porte sur l'originnaire, l'*Urphantasie* se doit en effet d'être entendu au seul titre de *production* imaginaire, tout entier subordonné à la règle du *Nachträglichkeit*.

L'ab-sens de l'origine

En renfort de ce que j'essaie ici de pointer, je ferai référence à cette petite note qui figure dans l'essai sur « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci »¹. Le souvenir d'enfance, écrit Freud, « ne se laisse pas distinguer des fantasmes ». Et il ajoute donc cette note essentielle que ces « souvenirs-fantasmes » s'appuient sur des « petits riens de réalité » (*reale Nichtigkeiten*) de ces premiers temps, par ailleurs oubliés. Ces « petits riens », qui échappent au souvenir-fantasme, mais sans lesquels celui-ci ne tiendrait pas, on peut les entendre avec Guy Le Gaufey² comme ces traces que Freud identifiait déjà en 1897, dans sa célèbre lettre 52³, comme ces fameux « signes de perception » (*Wahrnehmungzeichen*), qui se situent en deçà du système psychique au point que Freud ne les inclura pas dans sa première topique. Ces « signes de perception » n'auraient d'autre consistance qu'à partir de leur inscription *nachträglich*, après-coup. En soi, ils ne sont pas rien, mais « du rien », constituant juste un *reste*, nécessaire et insaisissable à la fois. Se trouverait en fait désigné ici, à travers ces « petits riens », ce qu'on a à entendre comme l'indice de la négativité, soit ce quelque chose dans l'économie du désir dont la caractéristique est de ne pas apparaître, de rester en deçà du monde phénoménal.

Cette référence au souvenir d'enfance tel qu'il se voit assimilé au fantasme, est particulièrement éclairante pour ce qui concerne le statut des *Urphantasien*. Les entendre au simple titre de « patrimoine phylogénétique », comme semble le pointer Freud en plusieurs occasions, reviendrait à leur donner une consistance « *positivée* » qui évacuerait cette « *négativité* » qui prend toute son importance d'une nécessaire et imparable échappée au savoir, au fantasme ou au simple souvenir. Sur ce point retrouve-t-on la position originale de

¹ « Un souvenir d'enfance chez Léonard de Vinci », Paris, Gallimard, 1985, p. 91

² « L'incomplétude du Symbolique. De René Descartes à Jacques Lacan », Paris, EPEL, 1991, p. 169

³ « Lettres à Wilhelm Fließ », in « La naissance de la psychanalyse », Paris, PUF, 1956, p. 191 et s.

l'entendement freudien au chapitre de l'archaïque qui, comme le souligne Assoun¹, désigne bien « ce point de proximité à l'origine qui lui donne la vertu étrange d'évoquer le commencement tout en révélant l'absence ». L'archaïque se soutiendrait donc de cette déconcertante tâche rhétorique de faire métaphore à quelque chose qui n'existe pas « en original ». Là se repère la limite d'un concept tel que l'*Urphantasie* qui, dans le « plein » représentatif qui la caractérise, n'a de pouvoir qu'à indexer ce qui ne saurait que lui échapper. En quoi sa dimension relève-t-elle bien plutôt de la « production » d'une origine, sous les auspices d'un radical après-coup, que d'une logique de « re-production » d'une antériorité historique comme le laissaient entendre les références phylogénétiques freudiennes.

La négation au fondement

Les fantasmes originaires, on le voit, se soutiennent donc d'un statut foncièrement imaginaire. Et c'est ici qu'il me semble nécessaire d'oser franchir un pas de plus pour saisir au plus juste ce que le schéma de Szondi recèle de richesse. Un autre texte de Freud nous permettra d'entrer dans le vif du débat, en permettant une distinction essentielle entre la réalité et le Réel, à savoir « La négation »². La thèse centrale de cet article particulièrement dense consiste à pointer la préséance logique d'un « jugement d'attribution » reposant sur le double mouvement d'introjection du plaisir et d'expulsion du déplaisir. De ce tout premier jugement dériverait la possibilité d'accéder au « jugement d'existence ». Ce qui est important de voir ici, c'est que l'objet se pose sous les seules auspices d'une dynamique de retrouvaille, bien loin donc de cette conception psychologique ou philosophique qui tiendrait l'opération de perception pour première en tant que fondée sur une simple dichotomie sujet-objet.

En lieu et place de la question de l'origine insiste ici celle du fondement de structure. Tout repose sur une opération primaire d'expulsion (*Au[\square tossung*) participant d'une possible *Bejahung*, c'est-à-dire d'une symbolisation primordiale. C'est là, au cœur d'un espace qui tient lieu d'« impossible nécessaire », de fondamental et fondateur « hors-de », « hors-là », que l'on peut entr'apercevoir cette dimension cruciale du Réel. Celui-ci ne constitue pas pour autant un registre qui n'aurait de valeur qu'à se distinguer des deux autres que sont l'Imaginaire et le Symbolique. En tant qu'il s'institue comme le corrélat de la perte fondamentale, celle inhérente à l'*Au[\square tossung*, en tant autrement dit qu'il fonde un espace de radicale « extimité », il participe de la mise en mouvance première d'une économie désirante qui n'aura de but que la retrouvaille de cet état (mythique) que Lacan identifie comme étant « la jouissance de la Chose » (*das Ding*).

Un concept est retenu pour désigner ce qui fonde le désir : l'objet (a), qui peut être défini comme ce qui indexe le manque résultant de la perte de la Chose, constituant de là la cause, la seule et unique cause du désir. On est loin, avec l'objet (a), de l'objet des philosophes ou des psychologues. Sa topique en tant qu'objet, d'ailleurs, n'est pas de se situer face au désir mais bel et bien *derrière* lui³. C'est pour cela qu'il est à entendre comme l'objet-cause du désir.

¹ « L'entendement freudien. Logos et Anankè », Paris, Gallimard, 1984, p. 137

² « La négation » (1925), in « Résultats, idées, problèmes », tome 2, Paris, PUF, p. 135-139

³ « Est-ce que l'objet du désir est *en avant* ? C'est là le mirage dont il s'agit. Il a stérilisé tout ce qui, dans l'analyse, a entendu s'avancer dans le sens dit de la relation d'objet (...) L'objet (a) n'est pas à situer dans quoi que ce soit d'analogue à l'intentionnalité d'une noëse. Dans l'intentionnalité du désir, qui doit en être distinguée, cet objet est à concevoir comme la cause du désir. Pour reprendre ma métaphore de tout-à-l'heure, l'objet est *derrière* le désir » (Séminaire X, « L'angoisse », Paris, Le Seuil, 2004, p. 120)

Vecteurs et figures de l'objet (a)

Avec l'objet (a) d'ailleurs, on rejoint on ne peut plus clairement ce concept crucial de la métapsychologie freudienne, et que Szondi plaçait au cœur de sa théorie, à savoir la pulsion. Et c'est ici que l'hypothèse centrale de mon travail détient sa source. Pour séduisante que soit la référence aux fantasmes originaires pour le système pulsionnel szondien, *elle n'aurait selon moi de place que secondaire en engageant une acception imparablement imaginaire de l'origine*, qui fournit certes un heureux pendant au substantialisme réaliste de Szondi, mais *qui n'a de pouvoir qu'à indexer ce point d'insaisissabilité inhérent au champ du négatif que promeut le registre du Réel. L'hypothèse que je formule est donc que le système pulsionnel szondien ne supporterait d'un rapproché premier qui concernait les quatre figures fondamentales de l'objet (a), isolées par Lacan dès 1963, selon les rapports ci-dessous énoncés :*

Vecteurs	Objets (a)	Pulsions
Contact C	Sein	Orale
Sexuel S	Excrément	Anale
Paroxysmal P	Regard	Scopique
Schizoforme Sch	Voix	Invocante

En première approximation, ça colle. Il y a bien quatre figures de l'objet (a)¹, qui correspondent aux parties orificielles du corps, soit à ce qui participe de façon privilégiée dans le rapport à l'Autre. De surcroît, l'esthétique du schéma szondien est sauve, voire renforcée. Car on retrouve bien ici la distinction entre *Rand* et *Mitte* : au *Rand* correspondent les pulsions qu'on pourrait tenir pour « classiques » parce que déjà isolées par Freud dès 1905 dans ses « Trois essais... » et qui participeront de l'établissement des premiers stades du développement libidinal. Au *Mitte* correspondent les deux pulsions indexées cette fois par Lacan, dans une perspective qui va évidemment bien au-delà du psycho-généisme auquel resteront fixés certains post-freudiens.

Cependant, à l'instar de ce que je disais plus haut à propos du rapproché que proposait Mélon, il convient de se méfier de cette complétude qui semble se présenter ici une fois encore. Ce serait un comble d'admettre dans le tableau szondien un concept tel que l'objet (a), qui se soutient fondamentalement du manque-à-être, et atteindre avec lui une logique de plein, de complétude...

De fait, l'erreur serait de tenir l'objet (a) en un sens *positivé*, je veux dire dans le sens que lui attribueraient les philosophes ou les psychologues. C'est en cela que je propose de poursuivre mon hypothèse en attribuant à chacune de ces figures de l'objet (a) la place particulière qu'elle occupe dans l'économie désirante soutenue par la dialectique de la demande et du désir². On obtiendrait en cela le tableau suivant :

¹ Dans le Séminaire consacré à l'angoisse, Lacan pose le phallus comme le cinquième objet (a). On verra plus loin que le phallus, garde un statut très particulier puisqu'il est signifiant du manque et manque d'un signifiant. On verra cependant plus loin qu'il garde toute sa place dans la dynamique du *Triebssystem*

² Ce passage des figures de (a) aux champs de la demande et du désir, Lacan l'entreprend, après le Séminaire X, dans le séminaire XI, notamment lorsqu'il étudie le « concept fondamental » de la pulsion, mais aussi l'année suivante, dans le Séminaire XII, consacré aux « problèmes fondamentaux pour la psychanalyse » (inédit), notamment lors de la séance du 17 mars 1965

S	P	Sch	C
Excrément	Regard	Voix	Sein
Anal	Scopique	Invocant	Oral
Demande <i>de l'Autre</i>	Désir <i>à</i> l'Autre	Désir <i>de</i> l'Autre	Demande <i>à l'Autre</i>

Il est entendu que chacun des rapprochés que je propose ici exigerait un développement détaillé qu'il est évidemment impossible d'assurer en quelques lignes. Je me contenterai donc d'évoquer les axes principaux de ma démonstration.

Pulsion orale et vecteur C

La demande *à l'Autre*, propre à la pulsion orale, entretient un rapport avec le vecteur C qui est en première approximation assez aisé à identifier. La figure objectale ici impliquée, le sein, convoque de toute évidence les racines identificatoires primaires, celles-là mêmes qui participent de cette bévue, fondamentale autant que fondatrice, bévue de l'Autre incarné en la mère, qui institue le demande en droite ligne de l'objet-sein susceptible de la combler. Ici, la réponse ne précède pas la demande, elle la fonde... C'est au travers de cette demande en tout cas, fondée au lieu de l'Autre, que se voit authentifié l'assujettissement au langage, en ce que l'Autre, en la figure incarnée de la mère, en vient à prendre le cri, et de là l'*infans*, pour ce qu'il n'est pas, à savoir le symbole d'une demande.

L'ambiguïté de l'expression « demande *à l'Autre* » est en soi tout à fait parlante¹. Comment l'entendre en effet ? L'Autre est-il ici complément d'objet indirect (« je demande *à l'Autre* ») ou simple attributif (« demande qui appartient *à l'Autre* »). L'erreur, justement, serait ici de trancher pour l'une ou l'autre version. Car c'est justement l'équivoque qui constitue ici l'authentique réponse. Car ici, et c'est ce qui fait l'originalité de l'oralité, *le destinataire de la demande se confond avec celui qui la fonde*. C'est là l'enjeu et toute l'ambiguïté de l'identification primaire, dont l'enjeu n'est autre que cet « y être » dont parlait admirablement Maldiney.

J'ajouterai que la figure de l'objet (a) ici en question n'est pas sans référer à cette dimension qu'on s'accorde classiquement à reconnaître pour typique du vecteur C, à savoir la *Stimmung*. On s'accorde habituellement à attribuer à cette dimension de la *Stimmung* une valeur pré ou infra-objectale dont les figures de la manie et de la dépression, plus largement celles des troubles thymiques dont on parle aujourd'hui. A ce titre, je voudrais évoquer, malheureusement trop rapidement, deux choses.

Il est notoire tout d'abord que Lacan, dans son séminaire consacré à l'angoisse, évoque dans un premier temps, à propos de cette figure orale de (a), les enveloppes embryonnaires comme ce qui constitue le véritable objet de la perte. Ce n'est absolument pas avec la mère qu'il y aurait, au niveau oral, séparation. L'enfant naît avec une enveloppe dont le statut très particulier est qu'elle est bien partie du sujet tout en étant « partie » (au sens cette fois d'un départ) de l'Autre. L'objet (a) ici en question est donc un objet séparé « non pas de l'organisme de la mère, mais de celui de l'enfant »².

¹ Et ce n'est certainement pas un hasard, comme on va le voir, si cette ambiguïté se retrouve à propos du vecteur Sch auquel est associé le « désir *de l'Autre* ». Entre le cri et le sein, le vide de la bouche demeure...

² Séminaire X, op. cit., p. 271. Lacan parle ici de *sépartition*, qui n'est pas « séparation mais partition à l'intérieur » (p. 273)

Cette première remarque en appelle une autre, concernant cette fois « l'hallucination de satisfaction » rattachée, on le sait, à la toute première opération auto-érotique de l'*infans*. L'erreur classiquement commise est de croire que celui-ci « hallucine le sein, soit pose son objet ». C'est une erreur due à la trop classique lecture psychologisante du texte freudien. L'hallucination en effet n'a ici qu'un seul but, retrouver la satisfaction, soit un état diffus, qui n'implique aucunement en soi la catégorie de l'objet. C'est le temps (logique) du sensoriel à l'état brut, très proche de cet état quasi-mythique dont parle Freud en 1905 et en 1914¹ d'un bouillonnement de pulsions partielles qui vont dans tous les sens autour du seul but pulsionnel qui soit viable : la satisfaction. Ce sera le propre du narcissisme spéculaire, si j'ose dire, de rassembler les morceaux en une unité Imaginaire. Mais on entre là dans le cadre propre au vecteur S.

Pulsion anale et vecteur S

Le passage de la pulsion orale à la pulsion anale (soit de C à S) ne se produit pas sous l'autorité de quelque processus de maturation, mais par le surgissement d'une demande qui se voit fondée dans l'intervention de l'Autre, celui-ci prenant dès lors figure objectale délimitée du lieu d'où provient cette demande. Cette émergence d'un lieu où l'Autre en vient à demander est évidemment capitale en ce qu'elle rejoint parfaitement l'interprétation que Schotte propose du vecteur S. En lieu et place de ce foyer d'activité qui caractérisait le vecteur C et la dimension orale se pose, s' « ex-pose » une altérité qui va participer de la possible affirmation d'une intentionnalité.

Lacan insiste considérablement, toujours dans son Séminaire sur l'angoisse, sur ce niveau anal. « C'est au niveau anal, affirme-t-il, qu'il (le sujet) a pour la première fois l'occasion de se reconnaître dans un objet »². Plus loin³, il évoquera l'objet anal comme premier support de la subjectivation dans le rapport à l'Autre.

Un tel surgissement d'un rapport subjectivé à l'Autre renvoie à n'en pas douter à la logique spéculaire, qui participe de l'émergence de cette *Gestalt* privilégiée que constitue le reflet dans le miroir. Au demeurant, les deux temps de la demande (point sur lequel Lacan attire l'attention), à savoir « l'idéalisation de l'attendu » (« Quel beau caca » !) immédiatement suivie de son rejet (« c'est sâle » !), s'accordent tout à fait à ce double mouvement de jubilation de l'*infans* à se trouver dans l'image et de « reste », de « déjet » non spécularisable où va loger le « Je » (en tant que face au miroir, et non dans l'image reflété en lui), soit la cause désirante isolable en l'objet (a).

On n'insistera pas ici sur l'effet évidemment essentiel du procès ainsi engagé dans le vecteur S. On en pointerait seulement la portée fondamentalement subjectivante de par l' « exclamation » de l'Autre en sa demande, étant entendu que ce procès de subjectivation s'inclut tout entier dans le corps ainsi soutenu de son aliénation spéculaire.

Pulsion scopique et vecteur P

Avec le Regard et la pulsion scopique, on entre dans un tout autre registre. On quitte en effet le registre de la demande, localisée dans le *Rand* du schéma szondien, pour entrer dans celui du désir. Il ne s'agit absolument pas, ici non plus, de quelque « progression maturative » qui impliquerait le surgissement du désir en un temps particulier du

¹ Notamment dans « L'introduction au narcissisme » de 1914

² Séminaire X, idem, p. 350

³ Idem, p. 379

développement libidinal. On a, avec le schéma szondien, à s'inscrire résolument dans une logique de structure. Le passage de la demande au désir, ou du *Rand* au *Mitte*, exige cependant une tentative de justification.

C'est ici qu'on doit se rappeler que Lacan, dans son Séminaire X, évoque non pas quatre objets (a) mais bien cinq. Et l'ordre qu'il propose pour leur présentation est le suivant : 1) Le Sein ; 2) L'Excrément ; 3) Le *Phallus* ; 4) Le Regard ; 5) La Voix. Faut-il voir ici le signe d'une nécessaire et radicale remise en question du rapproché que je propose ? Ce serait oublier la valeur toute particulière de ce cinquième objet (a), situé en position troisième dans la liste de Lacan. Sans entrer ici dans le détail d'un débat qui exigerait un développement trop important, je rappellerai simplement que le phallus ne saurait être tenu au même titre que les quatre autres figures de l'objet (a) jusqu'ici envisagées, pour la raison qu'au-delà du statut imaginaire qui peut lui être dévolu (à savoir son caractère de sécabilité et de protubérance localisable au niveau du corps), il a valeur avant tout de signifiant. Signifiant bien particulier, il est vrai, parce que signifiant du manque (en quoi il convient de l'écrire —), mais bien au-delà en tout cas de cette valeur de « reste-de-réel » dévolue fondamentalement à l'objet (a). Sa convocation dans le débat ici posé garde cependant toute sa valeur, on va le voir, en ce que le signifiant phallique peut être tenu, telle est en tout cas l'hypothèse que je formule, comme *l'ordonnateur autour duquel vont s'articuler les deux axes de la demande et du désir*. C'est à partir de lui qu'on peut poser que les vecteurs centraux, P et Sch, n'auront de consistance qu'à la condition d'admettre leur inscription dans le champ d'un monde articulé sur la barre du signifiant. Ce qui « coupe » S de P, plus largement le *Rand* du *Mitte*, c'est l'avènement de la *coupure* elle-même.

Le Regard s'inscrit on ne peut plus clairement, d'ailleurs, dans une telle logique. La chose « saute aux yeux », pourrait-on dire, si on se rappelle la *schize* fondamentale entre l'œil et le Regard, sur laquelle Lacan insiste dans le Séminaire XI¹. En soi, je puis tout voir *sauf là d'où je regarde*, en quoi celui-ci s'institue au lieu du manque. Pour le dire autrement, s'il est vrai que le sujet parlant est d'abord inclus dans le tableau de l'univers, objet parmi les objets sous le regard de l'Autre, il ne naît en tant que sujet *qu'à s'extraire du tableau, en s'instituant en ce lieu d'insaisissabilité sans lequel le tableau ne posséderait aucun bord*. Le secret du champ visuel, affirmait Jacques-Alain Miller, c'est la Castration².

Mais le Regard présente ceci de particulier d'être tout à la fois ce qui se supporte de la logique de la Castration (au niveau de ce point aveugle qui le fonde) et ce qui *masque* le plus efficacement celle-ci³. Et c'est sur ce point qu'on peut trouver au plus net les éléments qui vont justifier la pertinence du rapproché entre le vecteur P et la pulsion scopique.

La notion de « masque » qui vient d'être évoquée nous y conduit inévitablement : la figure de l'hystérique renvoie au plus net à cette logique d'un désir qui se fait « à-voir ». Il en va en effet, dans la logique hystérique, de l'interpellation de l'Autre à l'endroit d'un point de butée, à savoir le corps, le symptôme etc, qui se met à parler, comme le dit fort bien François Perrier⁴, à la place du sujet « au nom de son absentéisme, sinon de son absence à la question qu'elle ne peut assumer », celle du désir et donc de la Castration.

L'expression rattachée à la pulsion scopique, « désir à l'Autre », n'offre aucune ambiguïté de lecture. Le désir, dans le champ scopique, devient l'affaire de l'Autre, et s'il est

¹ Dans ce Séminaire consacré aux « Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » (1964) (Paris, Le Seuil), Lacan consacre toute une partie de l'année au « Regard comme objet (a) »

² *Silet*, Séminaire inédit des 14-05 et 13-07 1995

³ La pulsion scopique est celle « qui élude le plus complètement le terme de la castration » (J. Lacan, Séminaire XI, idem, p. 74). Dans le séminaire X (« L'angoisse ») il affirmait déjà qu'au niveau du désir scopique, « la structure du désir est la plus pleinement développée dans son aliénation fondamentale (mais elle) est aussi, paradoxalement, celui où l'objet (a) est le plus masqué » (op. cit., p. 376)

⁴ « Structure hystérique et dialogue analytique », *Confrontations psychiatriques*, n°1, Septembre 1968, p. 103

une figure psychopathologique qui tend clairement à illustrer ce « monde omnivoyeur »¹ auquel Lacan se réfère pour souligner que le regard est effectivement l'affaire de l'Autre, l'hystérique répondra, soyons-en sûrs, présent...

On notera, pour en finir avec le vecteur P et le Regard, que se présente une affinité assez nette entre ce vecteur et le précédent, S, où la logique spéculaire repérée à son niveau convoquait également la dimension scopique. Je n'ai malheureusement pas la place ici pour creuser la question. Il est clair cependant qu'une telle observation nous amène au dernier composant du *Triebsystem*, le vecteur Sch, qui présente également, de façon encore plus manifeste et en parfaite symétrie avec ce qui vient d'être vu dans le couple S / P, une affinité avec le vecteur C, en ce qu'une zone du corps semble impliquée dans le rapport au sein autant que dans la Voix, la bouche...

Pulsion invocante et vecteur Sch

Il est vrai qu'avec la Voix, on entre dans ce qui constitue le fondement même de la psychanalyse, qui est bien la seule, dans l'histoire de la psychiatrie, à avoir assumé le passage du regard clinique, au sens de Foucault, à la parole du patient.

On partira ici de ce constat *princeps* d'une proximité entre pulsion orale et pulsion invocante, proximité que justifierait apparemment l'engagement de la même zone orificielle, à savoir la bouche, comprise tout autant pour se remplir du sein que pour admettre son vidage de mots. En fait, les choses sont plus complexes et ne se limitent pas aussi restrictivement à l'orifice buccal. D'une part en effet, on a vu plus haut que la pulsion orale admettait essentiellement un registre sensoriel, répondant de la diffusion coextensive à l'hallucination non pas de l'objet mais bien de la satisfaction elle-même. D'autre part, la pulsion invocante admet, outre la bouche comme organe phonatoire, les oreilles. Et il est notoire d'ailleurs que ce soit à propos de celles-ci que Lacan pointe de façon explicite le caractère proprement orificiel : « Les oreilles sont dans le champ de l'inconscient le seul orifice qui ne puisse pas se fermer »². A la pulsion scopique autant que pour celles orale et anale, il est possible de reconnaître un mouvement de traversée d'un bord corporel qui assume tout à la fois la fonction d'ouverture *et* de fermeture. Les paupières pour le Regard, la bouche pour le sein ou la marge anale pour l'excrément, une zone du corps, et une seule, se pose précisément là où la double dynamique d'un « entrer / sortir » se trouve engagée. Rien de tel pour la pulsion invocante où une disjonction se présente dans l'implication de deux zones distinctes, et non plus une seule, à savoir la bouche et l'oreille, celle-ci n'admettant de surcroît aucune possibilité de fermeture.

Et pourtant, il est évident que pulsion invocante et pulsion orale entretiennent un rapport des plus étroits, surtout si on prend en compte la dimension fondamentale que l'on peut rattacher au sein. On a eu l'occasion de le voir plus haut à propos de l'oralité, le cri, initialement simple décharge motrice, est d'emblée, en tant qu'assujetti au Symbolique et à sa Loi, le signifiant d'une demande fondée par l'Autre, tout en fondant celui-ci. Jusque-là, on retrouve le registre de l'oralité vu plus haut à propos du vecteur C. Cependant, là où la pulsion orale tend à fonder un « y être » rattaché à la participation des sens, la pulsion invocante pose cette dimension de la parole comme indice fondamental de l'investiture d'une place de sujet parlant, admettant cette fois la voix grammaticale réfléchie au titre d'effet direct et permanent de la voix active (celle du cri devenu parole) et de la voix passive (celle de la réception auditive, là où le récepteur ne peut se fermer). On est bien loin donc, avec la pulsion invocante, de ce bouillonnement pulsionnel auquel on faisait allusion plus haut à propos du

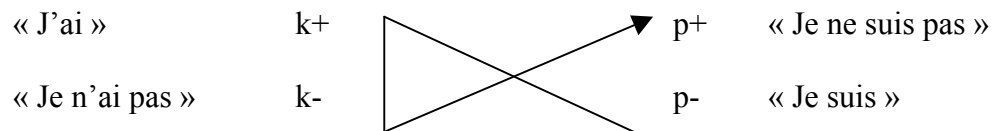
¹ S XI, p. 69

² Idem, p. 178

vecteur C. En lieu et place de cet indéterminé propre à la *Stimmung*, émerge le sujet en tant que « fondé par » et « fondant » le discours. A ce titre, il est évident que cela concourt à légitimer le rapproché entre la pulsion invocante et le vecteur Sch, la schizophrénie rappelant le prix à payer lorsque précisément la voix ne trouve pas son lieu de subjectivation.

Je m'autorise ici un saut interprétatif que me semble justifier et la place particulière qu'occupe la pulsion invocante dans le discours de Lacan d'une part, et celle tout à fait originale du vecteur Sch dans le *Triebsystem* szondien d'autre part. François Balmès souligne très justement que Lacan n'a jamais développé l'objet-voix de façon aussi approfondie que les trois autres figures de l'objet (a). La raison en serait que l'objet-voix s'inscrit dans la lignée directe du Nom-du-Père¹, thème que Lacan devait aborder au cours de l'année universitaire 63-64, juste après le Séminaire « L'angoisse », et qui se limitera à une seule séance² qui sera ponctuée par l'expulsion du Séminaire des locaux de St Anne.

En renfort d'une telle interprétation qui convoque le Nom-du-Père au niveau du vecteur Sch, je soulignerai pour finir cette dialectique qu'en une extraordinaire intuition, Szondi a posée à propos de ce dernier, dialectique entre l'*être* de l'*avoir*, respectivement rattachés au facteur p et au facteur k. Et on ne peut ici s'empêcher de rappeler le circuit que Schotte reconnaissait au vecteur Sch : on y voit en effet ce qui révèle clairement la logique propre à la métaphore du Nom-du-père dont le procès fondamental, on le sait, consiste à assurer le passage du registre ontique à celui attributif du phallus, pour admettre au final la *Spaltung* du sujet, sa castration rattachée à la dimension de parlêtre.



On notera toute l'opportunité de voir ainsi resurgir le circuit pulsionnel propre au vecteur Sch. On y trouve en effet l'illustration la plus claire de ce qui constituait le fil directeur de ce texte. Que trouve-t-on en effet dans cette boucle, sinon le passage d'un registre « positif » qui se rattache bien au champ de la demande, à savoir aux dimensions propres à C (p-) et à S (k+), à celui du désir marqué de la négativité. Le clivage diagonal sur lequel repose cette observation est on ne peut plus clair à le pointer : entre le champ d'un « affirmatif » ontique et attributif (k+p-) et celui d'une double négation (k-p+), doit être épinglé cet ordonnateur phallique qui, dans le vecteur Sch, prend place entre k+ et k-.

Je n'évoque ce point que pour souligner l'intérêt que peut offrir la convocation de la logique du désir dans la construction szondienne. Et il est clair qu'une recherche qui irait dans ce sens permettrait d'aller fort loin. Je finirai sur la double actualisation qui résulterait d'une telle recherche. En elle me semble en tout cas résider le destin, la *Schicksal*, d'une possible actualisation de la doctrine szondienne, cette actualisation reposant, j'espère l'avoir montré, sur celle essentielle de la logique de l'Inconscient, dans la mesure évidemment où celui-ci se voit dûment entendu du lieu où « ça » parle, à savoir dans l'énonciation en acte, en actualisation.

¹ François Balmès, « le nom, la loi, la voix. Ecritures du père 2 », Erès, 2002, p. 104-105

² le 20 novembre 1963

